

Recherches sociographiques



La notion d'urbanisation

Fernand Dumont

Volume 9, numéro 1-2, 1968

L'urbanisation de la société canadienne-française

Résumé de l'article

La notion d'urbanisation

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055401ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055401ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dumont, F. (1968). La notion d'urbanisation. *Recherches sociographiques*, 9(1-2), 130-132. <https://doi.org/10.7202/055401ar>

V

LA NOTION D'URBANISATION

Les travaux présentés au cours de ce colloque sont susceptibles d'orienter la réflexion dans des directions très diverses. Même si le Canada français était la préoccupation principale, des problèmes plus généraux de méthodologie ont été évoqués; il était même inévitable que le concept d'«urbanisation» soit mis en question. Je voudrais proposer quelques remarques sur ce point.

On utilise couramment la notion d'«urbanisation» pour désigner des phénomènes différents: les migrations de populations rurales vers la ville, l'accroissement des centres urbains, la liquidation des attitudes traditionnelles, etc.

Soulignons d'abord que chacun de ces éléments a sa spécificité propre et que l'usage intempéré de la notion d'urbanisation porte à le méconnaître. L'histoire des migrations rurales, par exemple, est à peine commencée dans les autres pays; ici, elle reste presque tout entière à faire. Mais le peu que nous savons nous invite déjà aux hypothèses les plus nuancées. L'esquisse tracée par Philippe Ariès dans sa belle *Histoire de la population française* montre que les migrations rurales se sont réparties en des étapes très différentes les unes des autres: chaque fois, des groupes ruraux particuliers furent atteints, en relation avec des transformations spécifiques de l'économie et de la société urbaines. Le rapport entre la campagne et la ville a été souvent redéfini, et avec des incidences originales sur les données démographiques aussi bien que sur la culture. On a donc nettement le sentiment qu'il faudra analyser les transformations de chacune des composantes de l'urbanisation infiniment plus en détail que les chercheurs l'ont fait jusqu'ici.

Du même coup, on ne peut manquer de s'interroger sur la valeur synthétique du concept: ne suggère-t-il pas un syncrétisme dangereux? Il est sans doute commode, et peut-être nécessaire, d'englober toutes ces composantes dans une même désignation d'ensemble. Si les synthèses historiques ne sont pas des résumés ou des arrangements arbitraires des faits, il faut bien que des modèles généraux servent de foyers générateurs aux hypothèses d'explication. Comme beaucoup d'autres concepts sociologiques, l'urbanisation renvoie à des schémas d'évolution. Je ne vois rien à y redire. En effet, sans de pareils schémas, comment comprendre le sens des transformations, comment ne pas se perdre dans la poussière des faits ou l'arbitraire des explications occasionnelles? Ces schémas n'en doivent pas moins être continuellement affinés si nous voulons qu'ils continuent à jouer leur rôle de souples régulateurs de la recherche. Le concept d'urbanisation doit être soumis au plus tôt à un examen de ce genre.

Dire, par exemple, qu'avec l'augmentation de la population des villes, les attitudes deviennent plus « urbaines », c'est apparemment proférer un lieu commun: en fait, c'est masquer, au départ, les phénomènes qu'il s'agit justement d'étudier. Des observations communes nous en préviennent: combien de familles qui, passées de la campagne à la ville, ont gardé des éléments importants du genre de vie ancien? Des « survivances », dira-t-on peut-être. Ce n'est pas certain: si on s'y attarde un peu, on croit constater souvent que ces souvenirs n'ont pas survécu tels quels, qu'ils ont été réaménagés et redéfinis, qu'ils ne sont pas un simple à-côté de cette vie nouvelle à laquelle ils contribuent à donner un sens. Je parie que des recherches minutieuses sur la culture des milieux populaires urbains nous en fourniraient de multiples exemples. Et jusque dans la vie même de l'usine, où j'ai pu en observer une assez grande variété pour me faire douter des corrélations que les sociologues postulent aisément entre la technique, la « rationalité » des attitudes et la disparition de la mentalité rurale.

La question est plus complexe encore. Les observations que nous venons d'évoquer ne doivent pas être confondues avec d'autres tout aussi courantes: un grand nombre de personnes, qui ne sont même pas d'extraction rurale et qui se sentent bien enracinées dans le milieu urbain, n'en éprouvent pas moins le besoin de vivre périodiquement à la campagne ou de s'y promener fréquemment. Il est encore plus difficile ici de parler de « survivance » ou de « réaménagement » des représentations. Tout se passe comme si, pour beaucoup d'individus, la vie urbaine et vécue en profondeur renvoyait d'elle-même à la campagne pour y trouver un élément nécessaire de sa signification. Bien sûr, la « campagne » qui est alors en question, ce n'est plus celle du paysan de jadis: pour celui-ci, la relation avec son milieu et avec la nature était directe et spontanée; entre nous et la campagne, la ville s'interpose. La campagne est, en un sens, devenue un mythe comme la Côte Nord de Gilles Vignault et le Charlevoix de Félix-Antoine Savard. Mais ce mythe n'en a pas moins une importance extrême pour l'homme des villes: la campagne est tout autant en avant que derrière lui. D'ailleurs, on ne saurait parler ici de mythe que par manière d'approximation. Ce ne sont pas de pures imageries de la nature que poursuit le citadin, de sorte qu'il suffirait de parcs bien aménagés pour les susciter. Il s'agit d'une campagne bien réelle, avec des habitants que ne pourraient remplacer des fonctionnaires à qui l'État prescrirait de jouer ce rôle pour notre enchantement. Aussi à l'aise qu'ils soient dans la cité, nos contemporains ont un profond besoin qu'existent quelque part une vraie campagne et d'authentiques paysans.

Nos schémas sociologiques un peu gros et souvent déterministes s'en trouvent compromis. Mais l'avenir de la recherche reste heureusement ouvert. Quand nous parlons d'urbanisation, nous nous bornons trop à une première vue dite « objective » des faits: celle qui s'appuie sur des indices

démographiques, économiques, géographiques. Un peu comme nous sommes trop obsédés, depuis quelques années, par l'«organisation». Il était normal que nous commençons par là. Mais la recherche sur l'urbanisation, et peut-être la recherche sociologique en général, doit maintenant se déplacer vers l'analyse minutieuse de la culture urbaine. Le profit sera double: si nous parvenons à mieux savoir ce que les hommes attendent de la ville et des rêves qu'elle suscite, nous en arriverons peut-être, du même coup, à une compréhension plus profonde de la vie rurale.

Fernand DUMONT

*Département de sociologie et d'anthropologie,
Université Laval.*